

## YUCATAN

Mon voyage au Yucatan devait s'organiser autour d'un colloque à Cancun. J'avais soumis un exposé, qui a été accepté, mais je me suis aperçu que ce colloque était complètement bidon, juste là pour faire gagner de l'argent aux organisateurs. J'ai donc renoncé à m'inscrire, mais entre temps, j'avais commencé à penser au Mexique et aux Mayas.

Car ce sont eux le vrai motif de ce voyage qui mûrissait dans mon esprit depuis quelques temps. Depuis que j'ai vu l'exposition sur Teotihuacan à Paris, avec la maquette de ce site gigantesque (Aztèque et non Maya) et la multitude d'objets exposés, à commencer par un masque mortuaire en jade. C'est ce qui m'a donné très envie de voir les temples et palais de cette civilisation disparue.

Colloque ou pas, le printemps (Mars, Avril) est la meilleure saison, les billets d'avion faciles à trouver, les voitures à louer en excès et l'infrastructure hôtelière abondante. La question est de passer ou non par Mexico, ce qui veut dire prendre un avion des lignes intérieures et rester au moins quatre jours dans la capitale. J'ai préféré consacrer mes deux semaines à la péninsule du Yucatan et aller jusqu'au Chiapas, ce qui fait une boucle d'environ 3000 km, quitte à garder Mexico pour plus tard, à l'occasion d'un autre voyage.

### Cancun

De Cancun, je n'ai pas vu grand chose, ou peut être tout. Un aéroport où la police s'est avérée très efficace pour contrôler les passagers qui atterrissent à la chaîne en ce dimanche de Pâques. Un guichet de banque, où on ne me donnera que 14,6 pesos (noté \$) pour 1 €, alors que j'en obtiendrai jusqu'à 16,5 dans les hôtels. Un concessionnaire Avis à la sortie de l'aéroport où j'ai réservé un véhicule depuis la France ; en fait il y a quantité de loueurs tout autour et j'aurais sans doute pu faire jouer la concurrence. J'ai eu une petite voiture, pas si petite que ça – une Dodge Attitude, climatisée, qui ferait très bien pour 4/5 personnes – et qui consomme 7 litres au 100 km. Comme le litre est à ½ euro, ça roule.

Me voilà parti sur la route hôtelière en direction de la ville, sur une mince bande de terre coincée entre une lagune et l'océan. Sur 20 km, c'est une succession ininterrompue de complexes hôteliers, tous aussi laids et prétentieux les uns que les autres. Ils font briller leurs étoiles comme d'autres leurs galons, quand ils n'étaient pas quelque bateau d'opérette ou de hideuses sculptures modernes au milieu de l'indispensable parking. Tout du long, on ne voit jamais la mer ou si peu.

Grâce à un plan détaillé, offert par Avis, je suis ma progression jusqu'au Q-bay hôtel, où l'on m'attend. C'est nettement le plus petit et le plus minable de la bande, ce qui me rassure. Il y a quand même un parking, où le gardien me laisse entrer en décrochant une simple chaîne rouillée. A la réception, je sorts mon bon de réservation et j'obtiens une « suite » avec deux lits, une cuisine et une terrasse donnant sur la mer et un petit débarcadère.

Ici il est 16 h, mais pour moi dix de plus et je ne vais pas tarder à aller me coucher. Je ferais bien un tour dehors, mais la ville est à 3,5 km et je n'ai pas envie de reprendre la voiture. Un tour de plage alors ? Celle de l'hôtel est toute petite, à peine 20 m, mais j'y découvre une bande de pélicans qui volent et jouent autour du ponton. C'est la bonne surprise de Cancun.

En repartant le lendemain par le centre, j'ai bien vu que la ville n'existait pas ; de très larges avenues, des ronds-points parsemés de décorations ridicules, aucun centre historique. Juste une sinistre bande de terre, dite zone hôtelière, et des quartiers défavorisés, loin des plages, pour tout le personnel de service et d'entretien.

## Chichen Itza

Le site maya le plus connu est à 200 km de Cancun et il y a une voie rapide (n'exagérons rien, de 80 à 110 km/h maximum) qui est un vrai piège à loup. Pas de contrôle à l'entrée, un premier péage à 235 pesos (noté \$ au Mexique) et un second à 55 \$, ce qui fait 17 € pour 150 km. Vinci peut venir prendre des leçons ! Plus le parking du site à 32 \$ et l'entrée au tarif « étranger » de 116 \$ ; on a l'impression de se faire plumer ! Pour se rhabiller, on a droit à un petit bracelet en papier qui prouve qu'on a payé ; il faut le porter sur le site, si bien que tout le monde arbore son bracelet orange fluo marqué Chichen Itza.

Grosse cohue en ce lundi de Pâques, mais les mexicains sont nombreux, souvent des parents gros et des enfants obèses. Ça commence par une allée commerçante, déballage de curios à même le sol, avec des enfants qui déambulent en tendant une poignée de mouchoirs brodés ; eux aussi veulent faire comme leurs parents ! Ça me rappelle Burubudur à Java, dont la visite commence aussi par une vaste foire aux souvenirs. Mais la comparaison s'arrête là. Le mexicain est beaucoup plus calme, commercialement parlant, que l'indonésien. Certains taillent dans le bois les futurs articles que leurs femmes essayent d'écouler, tout en surveillant les enfants.

Le chemin débouche sur une vaste esplanade devant une première pyramide, grandiose et magnifique, le Castillo. De base carrée, avec ses quatre escaliers qui montent au sommet où est construit le temple du soleil, ses 9 degrés en rapport avec les 9 niveaux de l'enfer (l'inframonde), ses marches en nombre égal aux jours de l'année, il synthétise toute la grandeur et le savoir des Mayas. La grandeur, parce qu'ils ont su construire des monuments d'une taille comparable à ceux des égyptiens et le savoir parce qu'ils avaient développé une connaissance astronomique profonde. D'abord, une écriture faite de glyphes qui, comme les hiéroglyphes, ont à la fois un sens phonétique et lexical ; un dessin peut être une syllabe ou un mot. Ensuite, un système de numération à base 20 (20 chiffres différents), doté d'un zéro<sup>1</sup>, leur permettait de compter, à commencer par les jours et les années.

Tout cela ne va pas sans une théologie élaborée. L'homme, façonné à partir du maïs, doit tout aux dieux et se doit de les servir. Tout d'abord avec son sang ; il faut sacrifier, beaucoup sacrifier pour que le soleil, qui se noie chaque jour, réapparaisse le lendemain. Pour que les choses durent, il faut que le sang abonde, y compris celui des prêtres et des rois eux-mêmes. Le prisonnier est nécessaire, d'où les guerres au voisinage et les rivalités entre cités. Au point que leurs nobles capturés sont honorés, exhibés et même sculptés en bas-relief, avant d'être sacrifiés.

Leurs têtes sont exposées sur une plateforme à hauteur du regard, dont la base est sculptée de têtes de morts. Toutes différentes, toutes ricanantes, elles semblent défier les difficultés de la vie et se réjouir, au nom des dieux, de tout ce sang versé, de ces victimes exposées et de cette débauche de sang dont la civilisation Maya finira par périr. Je songe que sans métal, découper une tête n'est pas si simple et le spectacle devait être peu ragoutant.

Plus loin, je traverse le stade de pelote où l'on tentait de faire passer une balle dans un anneau de pierre scellé verticalement à hauteur d'homme. Si l'on avait droit aux mains, ce ne devait pas être bien difficile.

Petite promenade jusqu'au Cénote des sacrifices. Les 300 m du chemin sont bordés d'étals d'artisanat, souvenirs souvent moches comme ces horribles masques en bois peint, mais aussi de beaux tissus brodés. Ces cénotes sont des trous d'eau, reliés entre eux par des

---

<sup>1</sup> Ils seraient même les inventeurs du 0, à moins qu'ils ne l'aient appris des Toltèques qui les précèdent de plusieurs siècles.

galeries souterraines et qui stockent l'eau de pluie, la seule présente dans le nord du Yucatan où il n'y a aucune rivière. Pourquoi s'installer dans des campagnes aussi hostiles ? Ce cénote est très grand (50 m de diamètre) et profond d'une dizaine de mètres, mais ne paye pas de mine. C'est un trou d'eau verdâtre où je ne me baignerais pour rien au monde. Sauf que c'est un cénote sacré (combien de cœurs arrachés au bord de la falaise ?) et qu'on y a retrouvé force offrandes.

Encore beaucoup de temples à découvrir, comme celui des 1000 colonnes, où l'on ne peut se perdre puisqu'il est enceint d'une corde. Juste en face, un gros iguane tout plissé a les pattes sur deux niveaux comme sur un prie dieu. Il semble effectivement dans une attitude de prière, que rien ne vient troubler, surtout pas les promeneurs. J'ai surtout retenu les restes de l'observatoire, appelé Caracol (escargot) à cause de son escalier circulaire, parce qu'il va avec des connaissances astronomiques très précises. Les Mayas ont eu jusqu'à 17 calendriers, dont le plus utilisé est basé sur le cycle des pléiades qui dure 52 ans. Ils savent que l'année solaire compte 365,24 jours, ce qui leur permet de prédire les éclipses et la course des astres. Leur décompte commence au 13 Août 3114 avant notre ère, et doit se terminer le 21 Décembre 2012, fin du cycle du 4-ème soleil qui se retrouve dans la même position, par rapport à la voie lactée, qu'il y a 26 000 ans !

On accède ensuite à une zone plus ancienne où les bâtiments ont une décoration différente. Les motifs géométriques (grecques) alternent avec les représentations symboliques du Dieu de la pluie. Il figure partout, en séries verticales ou dans les angles, une demie face de chaque côté. Ce qui le caractérise, c'est un nez de section carrée qui commence par descendre puis remonte vers le ciel, comme une cédille inversée collée au mur. Dans les angles, ils forment des crochets tournés vers le haut qui se découpent dans le ciel. C'est le style Puuc, en vogue du VI-ème au IX-ème siècle.

## **Mérida**

On arrive à Mérida par une route désolée. Le pays est plat, couvert d'une végétation sauvage dans laquelle les arbres morts abondent. Ils sont même en plus grand nombre que les vivants. Des paysans coupent du bois mort qu'ils empilent dans des triporteurs en tube métalliques jaunes. On voit aussi des murs de ces rondins bien rangés devant des maisons isolées, en bois ou en torchis. Les éperviers en grand nombre, souvent par couples, planent au dessus de la route.

En arrivant dans la ville, on découvre les banlieues faites de petites maisons blanches à un ou deux étages. En atteignant le centre historique, les bâtiments deviennent plus grands, à cause des églises et de quelques immeubles des années 70 qui tiennent lieu de magasins. Car les palais ou les maisons nobles, bien que plus hauts, n'ont aussi qu'un seul étage. Dans le centre, toutes ces maisons sont peintes de couleurs vives, sans être criardes. Que ce soient de simples façades sur un niveau, une banque ou un édifice qui met en valeur ses décorations en relief, tout est harmonieusement coloré. Beaucoup de ces maisons sont de simples magasins dont la porte est la seule ouverture. Il s'en dégage une atmosphère vieillotte, néo-coloniale, que contredit la circulation intense dans des rues étroites, heureusement en sens unique.

En fait, les rues grouillent de monde et, comme les trottoirs sont très étroits, les gens débordent sur la chaussée et ralentissent la circulation. J'ai voulu éviter cette agitation bruyante par une rue piétonne où sont exposées de gigantesques statues d'art contemporain. Comme la totalité des sculptures ou monuments modernes rencontrés au cours de ce voyage, c'est la laideur érigée en modèle.

Cette rue débouche sur la place principale qui est bordée d'arcades sur deux côtés et de beaux bâtiments datant de l'époque coloniale. Le carré central est organisé comme un

jardin. La plupart des gens assis sur les bancs ont un ordinateur sur les genoux et surfent sur le net. D'autant plus facilement qu'il y a des prises de courant au ras du sol ; c'est pas chez nous qu'on est prêt de voir ça, puisque les marchands d'internet ont fait supprimer, pour cause de concurrence déloyale, cet accès gratuit dans les jardins de Paris !

Sur cette place en fin d'après midi s'installe un petit marché en plein air. De jeunes femmes mayas viennent vendre des tissus brodés, des robes, châles ou sacs en tissus. Peu souriantes, petites, mais d'une étrange beauté, avec une peau mate et de longs cheveux noirs tressés, agenouillées à même le sol, elles déballent avec application leurs articles. Plusieurs sont accompagnées de leur mère ou de leurs enfants. D'autres jeunes filles du même type parcourent les rues du centre avec le même artisanat dans les bras.

## **Uxmal**

Même style de route au sortir de Mérida, à croire que les mayas cherchaient à s'installer sur des terres arides. Uxmal est un site qui a toutes les qualités de Chichen Itza, tout en évitant ses défauts. Peu de monde en ce jour de semaine, aucun chaland dans le parc ni même aux abords. Même tarif, même bracelet, mais pas la même cohue, au point qu'on se croirait presque seul.

Passée une première citerne enterrée, je me retrouve devant une grande pyramide aux bords arrondis. Elle n'a que deux escaliers qui mènent au sommet, dominé par un temple, où il est toujours interdit de monter. En la contournant, on pénètre sur une vaste esplanade rectangulaire entourée de bâtiments. C'est le quadrilatère dit « des nonnes » à cause des nombreuses portes ouvertes sur des cellules sombres qui donnent sur une esplanade couverte d'herbe verte. Les quatre bâtiments, loin d'être identiques, ne sont pas jointifs et se complètent magnifiquement. Trois d'entre eux ont de vastes terrasses au niveau intermédiaire que l'on peut gagner, pour deux d'entre eux, par de larges escaliers courant tout du long. Le troisième escalier, moins large, part d'une grande pierre couverte de glyphes au niveau du sol. Le bâtiment qui lui fait face est percé d'une porte en ogive, couloir sombre et frais qui constitue l'entrée la plus majestueuse dans cette vaste cour.

Les décorations des quatre façades sont très différentes, toutes de style Puuc, à base géométrique. Deux motifs sont conjugués sans limite ; les frises grecques et la tête du dieu de la pluie (Chaak) reproduite en empilements verticaux. Sur le bâtiment Nord, des serpents à deux têtes, de plus en plus longs, dessinent des sortes de V qui servent de cadre à des statues souvent dégradées. Les portes des loges du corps Est sont surmontées de frontons en forme de cabanes Mayas, bas reliefs dont les toits de palmes ressemblent à ceux d'aujourd'hui. C'est le bâtiment Sud qui présente la décoration la plus variée. Sur un fond géométrique courent de nombreux serpents qui s'entrelacent, laissant la place à des statues suspendues, souvent abimées, d'hommes ou de dieux qui veillent sur les lieux. Cette cour enfermée entre ces quatre constructions est le plus bel ensemble architectural que j'ai rencontré au cours de ce voyage.

Il reste trois monuments remarquables à découvrir :

- la maison des tortues, petit palais épuré de 30 m par 10, bordé en fronton d'une suite de tortues, très réalistes, avec des dessins de carapace tous différents ;
- le Palais du gouverneur, tout en longueur au sommet d'une colline plate. La partie centrale, la plus étendue, est bordée de deux ailes, dans le prolongement du corps principal, séparées par de simples arches en ogives pointues, autrefois traversantes. Toute la façade est décorée de motifs géométriques et de superpositions de la face de Chaac, auxquelles il faut ajouter des serpents dont le corps oscille tout du long et plusieurs statues dont celle du fameux gouverneur ou roi des lieux. Devant ce palais, un petit trône en forme de tabouret tout simple, est fait d'un jaguar à deux têtes ;

- la grande pyramide qui est surtout un grand escalier aux marches hautes et étroites, le premier que l'on ait le droit de gravir. De la plateforme sommitale on découvre à la fois la vue sur tout le site et des bas-reliefs figurant des perroquets, ainsi qu'une tête humaine dans une gueule grande ouverte de serpent.

Du dernier bâtiment, juste à côté, il ne reste qu'un mur dominant une plateforme. Comme il est très ajouré, il a été baptisé « pigeonnier », bien qu'il soit beaucoup trop grand pour cette fonction. Mais c'est un bon observatoire pour les nombreux oiseaux qui volent d'arbre en arbre.

## **Campèche**

Je n'ai pas identifié l'arbre qui fait le bois de Campèche à l'origine de la célébrité du lieu. Il a fait sa fortune au XIX-ème, aujourd'hui remplacé par le pétrole. Il en reste une petite ville dont le centre historique reflète la richesse passée. Autrefois encerclée d'une muraille à la Vauban, il n'en reste aujourd'hui que deux portes monumentales, l'une tournée vers la mer et l'autre vers la terre, et quelques bastions armés de vieux canons.

Le charme de Campèche tient à deux choses, son homogénéité architecturale – si l'on s'en tient au centre historique – et son ouverture sur la mer. La première résulte de ses maisons basses, toutes colorées, le long de rues étroites tirées à angles droits et de leur peinture relativement récente. Ce pourrait être une ville d'opérette, douce comme un bonbon acidulé, mais il n'en est rien ; elle s'anime sur le tard, autour de la place de la cathédrale. Depuis le restaurant en galerie ouverte au premier étage qui lui fait face, je vois monter l'agitation nocturne, tandis que la cathédrale, plutôt médiocre à la lumière du jour, prend du relief et embellit au fur et à mesure que la nuit tombe et que l'éclairage artificiel s'intensifie.

Quant à la mer, elle semble infiniment plate. Les fonds descendent si lentement qu'elle garde sa couleur de lagon assez loin au large. Il a d'ailleurs fallu prolonger la digue pour que les cargos modernes puissent accoster. Au dessus de ce lac, qui doit entrer en furie à la saison des cyclones, planent des pélicans et des cormorans qui cohabitent paisiblement sur les cailloux et les poteaux émergents, comme s'ils n'étaient nullement rivaux dans leur quête de poissons.

L'un des attraits de Campèche est son musée anthropologique situé dans un fortin à 5 km au sud de la ville. Pour s'y rendre, on longe la mer à la rencontre de micro ports de pêche, poches d'eau assez profondes pour que les bateaux accostent. Le fort est en haut d'une butte, à peine en retrait, ses canons pointés vers le large. Il doit bien faire 35 ° mais, passé le pont levis, les salles d'exposition sont à l'abri de murs épais et l'air presque respirable.

Les collections, exposées dans de profondes salles voutées, proviennent pour l'essentiel du site de Calakmul. Elles sont époustouflantes. En particulier une série de cinq masques de jade, avec leurs ornements (boucles d'oreille, parures frontales, etc..) trouvés dans les tombes. Et tout autant de poteries, d'une extrême finesse, avec des visages de quelques centimètres qui sont des concentrés d'expression.

## **Villahermosa**

Pour gagner le Chiapas, il faut descendre vers le sud sur 400 km en longeant le bord de cette mer d'huile. La route est plate, presque fastidieuse, si ce n'étaient les « topes », ralentisseurs à demi cylindriques en travers de la route. Il y en a au moindre hameau, souvent signalés mais pas toujours, précédés de bandes blanches ou de « vibradores », gros clous plantés dans le sol comme dans nos anciens « passages cloutés ». A défaut de les prendre au pas, la voiture fait un bond en l'air et les passagers de même.

Après trois heures de surveillance assidue, à mi-chemin, c'est l'heure du bain, alors que j'arrive à hauteur de la punta Brigitte Bardot ! Ca ne s'invente pas. Cent mètres de piste mènent à une guinguette où il fera bon siroter une bière fraîche. Mais avant cela, et après le bain où je n'arriverai pas à perdre pied, je me régale du ballet des pélicans qui sont regroupés en bandes d'une petite dizaine. Inlassablement, ils décollent, survolent l'eau quelques instants, montent un peu et plongent en piqué. Invariablement, une fois posés à la surface, ils secouent leur bec vers le ciel et leur poche de gosier se gonfle, le temps de déglutir. Ce n'est pas le poisson qui manque.

Quand on rejoint les marécages du Tabasco et la zone pétrolifère, la route pique vers l'intérieur et la ville industrielle de Villahermosa. Aucun charme, aucun intérêt, si ce n'est la parc de la Venta que j'irai visiter demain. En attendant, je cherche un endroit sympathique pour dîner, l'hôtel étant trop américano-guidé. Je ne trouve rien qu'un vendeur de tacos, dans une rue piétonne, qui a quelques tables dehors. Mais il ne sert que des tacos sans couvert – qu'il faut manger avec les doigts – et il ne vend ni bière ni eau !

Le parc de la Venta, en pleine ville, est un espace où sont regroupées les espèces végétales et de grosses statues olmèques qui proviennent d'une région proche détruite par l'exploitation pétrolière. L'emplacement a été prévu trop petit, coincé entre deux highways, d'autant plus qu'il sert aussi de zoo. Les statues de basalte, qui datent de plusieurs siècles avant notre ère sont magnifiques, d'autant plus que certains bas reliefs, sur les cotés, sont très finement sculptés. Quant à la flore, il y aurait une vie à passer pour en comprendre la richesse.

### **San Cristobal de Las Casas**

C'est aussi difficile de sortir de Villahermosa que d'y entrer. A force de demander, j'ai fini par me retrouver sur la bonne route. Elle traverse des plantations de bananiers dont les régimes sont emballés dans des plastiques bleus, sans doute pour murir plus vite et se protéger des insectes.

Passés les bananes, la route commence à monter et à tourner sans fin. Plus la moindre ligne droite et des topes à tout instant. Dans les *altos*, le brouillard est maître ; épais au point d'en perdre la ligne jaune et pas moyen de s'arrêter car il n'y a pas le moindre bas-côté. Quelques véhicules dans l'autre sens, mais aussi des piétons à éviter, en se tenant le long de cette putain de bande jaune qui disparaît à tout bout de champ ; 30 km/h maxi ! Heureusement, ça n'a duré qu'une demi heure, mais pour les virages et les topes, c'est jusqu'au bout. De Villahermosa à San Cristobal, il faut compter six heures, au moins.

Mais ça vaut le coup. San Cristobal est une ville charmante, organisée autour d'une grande place carrée bordée :

- d'un bâtiment officiel tout blanc d'un coté sur lequel est adossé une estrade où se déroulent des concours de danse en fin d'après midi ;
- d'une cathédrale jaune à bordure rouge qui n'ouvre qu'à certaines heures ;
- d'une promenade surélevée sous des arcades, avec deux cafés d'où l'on peut surveiller tout ce qui se passe.

C'est de là que j'observe le commerce ambulancier des indiennes qui proposent des broderies – chemises, sacs – des ceintures tissées, des tissus façon indienne et tout un tas de camelote pour touristes. Elles en sont tellement surchargées qu'elles en deviennent informes. Car des touristes il y en a beaucoup, moitié mexicains, moitié étatsuniens, le reste en tout petit nombre. Et des boutiques pour touristes, il y en a pas mal, sans compter un grand marché artisanal entre deux grandes églises. Bartholomé de Las Casas, l'un des rares hommes d'église à avoir pris la défense des indiens au temps de la conquête, fût le premier évêque de la ville. Son église, aujourd'hui richement décorée de panneaux de bois doré

encadrant de médiocres peintures religieuses importées a une façade nouvellement ravalée. Elle est décorée de statues naïves issues de la culture populaire. Dans l'autre est remise une belle statue équestre en bois peint de Saint Martin en train de couper son manteau.

Frère Bartholomé mérite sûrement de rester dans l'histoire, à cause de sa lutte incessante, plus de cinquante années durant, contre les colonisateurs et le système de l'*encomienda*<sup>2</sup>. Il avait pourtant participé à la conquête dès 1502 et avait un temps bénéficié de ce système. Les occupants espagnols, qui souvent n'avaient même pas eu à combattre des indiens curieux et soumis, se partageaient les terres et les populations réduites en esclavage, quand elles n'étaient pas tout simplement exterminées. Ils les contraignaient au travail et au portage gratuit, leur assignaient des quotas de production irréalisables dans les mines, forçaient les chefs locaux à leur fournir de la main d'oeuvre. Au point que les pauvres indiens n'avaient aucune occasion de s'évangéliser ni de se convertir. Pour Bartholomé, on privait Dieu de ses ouailles, en dépit des injonctions de la reine Isabelle, qui dans son testament (1504) insistait pour que les indiens soient traités avec douceur et justice. Ceci, en réponse à Christophe Colomb qui avait commencé à ramener des esclaves en Espagne, dont la vente devait financer ses futures expéditions. C'est en Espagne, au Conseil Royal et Suprême des Indes et aux rois (Charles Quint et Philippe II) que Frère Bartholomé adresse ses suppliques et leur promet l'Enfer pour avoir détourné les enfants de Dieu de la vraie foi, pour des profits plus matériels. En pure perte ou presque, alors que les territoires conquis semblent s'étendre à l'infini ; après les îles caraïbes, le Mexique, la péninsule, le Venezuela et le Pérou où, à cause des mines d'argent, le pire se perpétue. En quarante ans, 15 millions de morts, chiffre confirmé par des études historiques récentes ; plus aucun indien caraïbe et les Espagnols ont très vite importé des esclaves africains, en grand nombre. A sa mort en 1566, frère Bartholomé prophétise « Dieu foudroiera l'Espagne de sa fureur et de son ire ».

D'une façon plus générale, la décoration des églises du Yucatan est assez stupéfiante. Le panthéon chrétien n'y a été indianisé en rien. Jésus, Saint Jean Baptiste, et tous les autres ont des têtes de poupons maquillés comme des acteurs de télé novellas, habillés de vêtements aux couleurs criardes, portant parfois perruque. On est aussi loin du Greco que de Velasquez, plutôt dans le style désuet des ventes par correspondance ou des poupées Barbie. Pourtant les indiens semblent très croyants, sans doute idolâtres, tout particulièrement au Chiapas, comme j'ai pu le constater dans deux villages des environs. - A Chamula, l'église est vide de siège et le sol couvert d'aiguilles de pin. Les gens, en très grand nombre (on a du mal à circuler), prient à genoux sur le sol et disposent devant eux des rangées de petites bougies. Les consoles le long des murs, ainsi que le sol devant les tableaux ou statues sont couverts de cierges et de gros verres ronds contenant des bougies, si bien que l'église est illuminée de mille flammes. Dans la nef, assises à même le sol, des femmes prient à voix haute. Vers le fond, un groupe d'indiens habillés de vestes noires en poil de chèvre sans manche, avait engagé un récitant qui psalmodiait à voix haute une très longue litanie. Celui-ci, devant ses bougies, droit sur les genoux ou face vers le sol, parlait dans une langue autre que l'espagnol (quechua ?). Quand tout fût fini, le groupe le remercia et sortit.

- Dans l'autre village, plus simple, il y avait dans l'église, toujours sans siège, une vingtaine d'hommes et de femmes avec enfants, vêtus de costumes cérémoniels, qui nettoyaient les statues des saints avec minutie, tout en faisant brûler des herbes dans des encensoirs qui dégageaient une épaisse fumée. Dans un coin de l'entrée étaient entreposés les supports des statues pour les processions. Peut être était-ce pour bientôt ?

Tous les hommes portaient des sandales dont le dessus est un tressage de fines lanières en cuir et la semelle est taillée dans des pneus usagés. J'en ai demandé une paire au cordonnier du village, mais il n'en avait pas. Par contre il vendait de belles bottes à tiges

---

<sup>2</sup> M. Bataillon, A. Saint Lu, *Las Casas et la défense des indiens*, collection Archives, Julliard, 1971.

brodées, mais le mexicain doit avoir le pied petit car il n'avait ma pointure – un modeste 41 - dans aucun modèle. Finalement j'ai trouvé les sandales à San Cristobal, chez une vieille femme qui vendait des articles en cuir, ceintures, étuis à machettes, sacoche, etc. C'est un peu rigide, mais certainement inusable et, vu le dessin des semelles, antidérapant.

## **Tonina**

Tonina est un petit site à 100 km de San Cristobal, sur la route de Palenque. On ne saurait le manquer. Mais à la sortie de San Cristobal, nous avons demandé confirmation de la route et un jeune homme et sa femme indienne nous ont demandé de les amener jusqu'à un village à une heure de là. Avec plaisir !

Tout du long, nous avons parlé de la vie mexicaine et de son pendant français :

- Sur les familles mexicaines, où les jeunes filles d'une douzaine d'années sont déjà enceintes, se marieront et auront une douzaine d'enfants. J'ai du mal à croire à cette croissance exponentielle de la population, mais j'ai été frappé de voir la quantité de jeunes indiennes qui portent leur bébé drapé dans un châle noué sur l'épaule, tout en vendant dans la rue.
- Sur le travail, couramment de 10 h par jour, 7 jours sur 7, sans le moindre repos et payé parfois 100 pesos (6 €) par jour ! Un enseignant gagnerait 250 p / j. soit 450 € par mois, dans le meilleur des calculs. Notre jeune homme était stupéfait du montant du SMIG, même après lui avoir expliqué le coût de la vie.
- Sur le sous-commandant Marcos, qui avait dirigé la révolte des paysans du Chiapas contre les troupes fédérales en 1994. A ma grande surprise, il nous parle de 10 000 morts, sans compter les blessés, et du mouvement zapatiste qui s'est éteint. Le sous-commandant lui-même, dans une note en bas de page du roman policier qu'il a écrit <sup>3</sup> (avec Paco Ignacio Taibo II) parle de 400 morts. Les accords de libre échange avec les USA ont continué, ainsi que les projets d'exploitation des richesses forestières et minières du Chiapas mais, selon lui, les gens ont baissé les bras, et se sont tournés vers la religion. D'ailleurs à la question, « est-ce que le Chiapas est riche », notre jeune homme s'est empressé de répondre « oui, il est riche culturellement » et bien après « qu'il était pauvre en argent ».

Arrivés dans leur village, notre informateur me demande ce qu'il me doit et paraît sincèrement surpris de mon « nada ».

Tonina est un site très particulier qui est essentiellement l'habillage d'une colline naturelle avec des escaliers en pierre. Ils vont de terrasses en terrasses, il y en a sept en tout, qui montent au fil des siècles. Grandes et majestueuses jusqu'à la troisième, elles sont sans trop de décorum, hormis une exceptionnelle statue d'un dieu roi, plantée au milieu d'un étage. Au dessus, les marches sont plus hautes, et les escaliers deviennent plus raide, mais à chaque terrasse, il y a un élément décoratif important ; Palais de la Guerre, Mur des quatre ères, jusqu'au Temple des prisonniers. Il faut dire que les habitants en ont fait beaucoup et le musée attenant regorge de bas-reliefs de prisonniers ligotés ou garrottés, avant d'être sacrifiés, s'ils sont un peu nobles ou importants, ou traités en esclaves.

## **Palenque**

C'est, avec Chichen Itza le plus célèbre des sites mayas, et il mérite pleinement sa réputation. D'autant qu'il est dans une zone de forêts humides qui, en ce début d'Avril, est en pleine floraison. Impossible de citer ces fleurs tropicales, même si j'en reconnais quelques unes que l'on vend en pot par chez nous.

---

<sup>3</sup> Paco Ignacio Taibo II, Sous-commandant Marcos, *Des morts qui dérangent*, Payot & Rivages, 2006

On entre dans le site en longeant le Temple de la reine rouge et le Temple des inscriptions qui prouvèrent que ces monuments pouvaient aussi être des tombeaux. Le second est celui du roi Pakal qui régna 80 ans et qui, avec ses deux fils qui lui succédèrent chacun une vingtaine d'années durant, firent l'apothéose de la grandeur de Palenque, au début du IX-ème siècle. On le sait grâce aux inscriptions qui furent déchiffrées et qui permettent de dater les événements et les monuments de façon extrêmement précise. D'ailleurs, beaucoup de bas-reliefs, sculptés dans la pierre et le stuc, représentent des passages de pouvoirs entre le père et le fils et la descente du père dans l'inframonde, dont il ressortira comme le soleil à chaque matin.

Le bâtiment principal, par sa masse, est le Presidio, grand palais d'habitations et de pouvoir, avec ses cours des chefs de guerre, cours de présentation des prisonniers, salle des couronnements, etc. En son centre est plantée une tour de quatre étages que l'on dit être un observatoire. J'en doute ; elle est moins haute que les Pyramides de la Cruz, situés de l'autre côté d'une petite rivière, sur un replat qui domine le Palacio. Ces trois temples sont disposés sur trois côtés d'un rectangle, place lumineuse où l'on débouche de la forêt. Cet agencement rappelle l'arbre de vie et commémore les passages de la vie à la mort, avec un équilibre de formes et de proportions remarquable.

En suivant la rivière, qui a été canalisée entre deux murs de pierre, et même couverte sur 60 mètres, on atteint une zone très verte et parsemée de grands arbres et de temples en bordure, érigés sur un talus. C'est dans un de ces temples que s'était installé un des premiers visiteurs occidentaux, Jean Frédérick de Waldeck, qui était venu en 1820 peindre des paysages romantiques. Si j'en crois le récit de voyage (postérieur) de John Loyd Stephens<sup>4</sup>, et les photos prises par Désiré Charnay en 1860, il n'a pas eu la tâche facile.

## Rio Bec

Rio Bec est un style d'architecture maya, lié à une époque où cette région – le centre du Yucatan – dominait les autres cités par la force ou par l'alliance avec leur rivales. Des trois principaux sites, l'un domine nettement par sa dimension, la hauteur de ses pyramides et son importance politique. C'est Calakmul, peu connu des européens. Il faut dire que la cité n'a été découverte qu'en 1990, tant elle était noyée par la forêt. Pour s'y rendre, il faut quitter la route principale et emprunter 60 km de route (payante) qui ne va que là. Étroite, sinueuse et limitée à 30 km/h, il faut plus d'une heure pour y parvenir, mais on a le plaisir d'y voir beaucoup d'oiseaux, dont un toucan qui m'est passé devant le pare-brise. De part et d'autre, c'est une forêt impénétrable de petits arbres, très dense, si bien que l'on roule dans une tranchée forestière.

Les monuments de Calakmul sont noyés dans la forêt. Depuis l'entrée du site et tout du long du chemin, on ne voit rien. D'un coup, on débouche sur une grande place rectangulaire fermée par deux pyramides et deux temples qui se font face. Ils sont massifs, imposants, faits de grosses pierres ajustées. Au pied de chacun, de grandes stèles plates, autrefois couvertes de stuc, de personnages sculptés et d'inscriptions, sont plantées verticalement face aux escaliers. Ici, on a le droit de monter et la tâche est rude. La grande pyramide fait 40 m de haut, et du sommet, on domine tout juste la forêt qui s'étend à perte de vue. Pas question de situer la route, ni même le parking d'entrée. On est entouré d'une mer d'arbres, mer plate d'où émergent quelques pyramides toutes proches que j'irai gravir à leur tour, à la recherche de sculptures, de bas reliefs et de stèles mieux conservées. On y trouve les plus hautes pyramides qui prouvent la grandeur de la cité au sommet de sa puissance vers 600, et sa supériorité sur sa grande rivale, Tuxla aujourd'hui au Guatemala. Calakmul est aussi

---

<sup>4</sup> John Loyd Stephens, *Aventures de voyage en pays Maya* : 1 Copan, 1839, 2 Palenque 1840, Editions Pygmalion, 1991.

décevante car, en dehors de ces monuments massifs, il n'y a rien. Un style épuré, à l'opposé de Chichen Itza qui regorge de sculptures et de bas reliefs.

Le second site visité est le petit Chiacania, que j'aurais sans doute évité sans une photo de mon guide. Elle montre une porte traversante dans un palais qui figure la gueule du maître des enfers Xibalba. Sa bouche, grande ouverte et décorée de multiples sculptures géométriques, est l'entrée dans l'inframonde. Les dents du bas sont plantées sur la terrasse et celles du haut sur la façade. Entre ces deux rangées, on voit la forêt, si bien qu'en traversant le bâtiment, on entre ou on sort du monde des morts.

Le troisième, Becan, était la capitale de la région, postérieurement à Calakmul. On y retrouve la décoration de style Puuc, la tête de Chaak et une certaine richesse ornementale. Le site est entouré d'un fossé défensif, peut être rempli d'eau autrefois, et de ponts/portes pour contrôler les entrées. Se visitent actuellement deux grandes places reliées par un passage couvert. Sur la première, il y a surtout des palais d'habitation, comme en témoignent les pièces munies de banquettes/lit en pierre. Sur la seconde, deux grandes pyramides d'une trentaine de mètres ; l'une devait porter un temple dont il reste d'imposantes colonnes cylindriques. Le troisième bâtiment est plus complexe, avec des cours, des passages à différents niveaux. En le contournant, on arrive à un grand masque de stuc exceptionnellement bien conservé du Dieu du Soleil. Malheureusement, il est derrière une vitre qui n'a pas vu le chiffon, coté intérieur, depuis plusieurs années. Tout le monde s'en plaint au gardien à l'entrée qui se contente d'un « je sais » !

## **Tulum**

Que l'on vienne du sud ou du nord, Tulum semble réduit à quelques maisons qui bordent une route nationale. Comme il y a moult ralentisseurs, il y a aussi une rangée de boutiques artisanales et des cafés/restaurants qui s'étirent tout du long ; donc rien de bien attrayant. A la sortie vers le nord, se trouve la zone archéologique en bordure de mer. Elle est encore entourée de son enceinte rectangulaire d'époque maya, laissant le passage à seulement quatre portes. Sur la face au large il y a deux petites plages, alors que la côte est toute rocheuse, ce qui justifie certainement l'emplacement de la ville. On pouvait y tirer à l'abri les canoës qui cabotaient tout du long du Yucatan. Le site n'est pas très riche du point de vue architectural, mais il a l'avantage d'être « sur la mer » et de fournir la possibilité d'excellentes photos.

C'est aussi le site maya marquant de la côte caraïbe et il attire tous les touristes venus faire un séjour dans les complexes hôteliers qui accaparent la riviéra depuis Cancun, 100 km au nord, jusqu'à 50 km au sud de Tulum. Si en France il est interdit de privatiser le littoral, ici c'est exactement le contraire et il n'y a qu'un très petit nombre d'accès libre à la mer. Tout est clôturé, barricadé, réservé aux établissements balnéaires qui ont établi leur barrière au sortir de la route, d'où on ne voit même plus la mer. Tout est loué sur catalogue et les groupes organisés sortent de l'aéroport de Cancun pour intégrer leur village-vacance aux extérieurs luxueux, quand on les voit.

Alors tous ces braves gens ont droit (avec supplément), en plus du golf, de la plongée dans les xenopes, de la baignade avec dauphins, à un tour dans les ruines de Tulum. Mais on leur a dit qu'il y avait des plages, et ils y vont en maillot de bain, ce qui nuit gravement à la beauté du site. Mais qui ne gêne nullement les iguanes qui pullulent au milieu de toutes ces pierres. Pour eux leur laideur, c'est leur beauté !

## **Coincé à Cancun**

Je devais rendre la voiture à l'aéroport et ne comptais pas remettre les pieds à Cancun. Mais un volcan islandais et quelques responsables du transport aérien en ont décidé autrement.

Les avions sont bloqués sur le sol français, et moi de même à Cancun. Ayant rendu la voiture, j'y suis donc retourné par le bus local et, depuis la gare routière, j'ai cherché un hôtel. J'ai abouti au modeste hôtel Colonial et découvert qu'il y avait un centre à Cancun, composé de deux rues piétonnes encombrées de restaurants racoleurs qui aboutissent à une grande place très populaire. Tous les soirs, les familles viennent y faire un tour. Pour déguster quelques plats traditionnels confectionnés sur place, sur des tables en béton entourées de tabouret du même matériaux ou pour faire faire un tour de voiture électrique à leurs bambins. Tout autour de la piste, de simili cabanes en rondins et toits de palmes, vendent de l'artisanat mille fois vu.

C'est sur cette place que j'ai assisté à la fête anniversaire des 40 ans de Cancun, une ville-bébé. Des mamies, qui avaient certainement participé à la fondation, dansaient dans des robes blanches brodées de couleurs vives. Elles étaient accompagnées de leurs petits fils habillés comme des lords à la mexicaine, chemise blanche et panama à large bord. Des jeunes filles endimanchées à outrance posaient et défilaient un ananas à la main. L'orchestre était de bonne qualité et tout le monde était ravi.

Ca c'est un peu gâté quand la musique militaire s'y est mise. Le premier clairon ne faisait pas le poids et sa rangée de seconds clairons n'arrivait pas à le couvrir. Heureusement, il y eut force roulements de tambours et l'hymne national pour figer tout ça dans un garde à vous impressionnant, les hommes bras fléchis, la main droite sur le cœur. Des militaires armés de fusils mitrailleurs surveillaient la foule, comme s'ils craignaient l'insurrection, alors que tout le monde vibrait dans le patriotisme. Les militaires sont repartis et les flonflons ont repris, comme quand revient le soleil après l'orage.

Bien sûr, la compagnie Corsair n'a rien fait ; *Corsair cabrones* ! Il y a une rotation Paris-Cancun, par semaine. Notre avion n'ayant pas décollé, nous avons dû attendre celui de la semaine d'après. Si encore ils nous l'avaient dit le jour même, ou le lendemain, j'aurais pu m'organiser, partir dans un endroit moins moche. Mais l'agent local, qui a certainement eu une éducation religieuse, m'a laissé entendre que les choses allaient s'organiser, qu'on allait sans doute affréter un avion de rapatriement, ou un charter pour la Guadeloupe, etc. Mais mercredi soir, le verdict est tombé, rien jusqu'à dimanche prochain et débrouillez-vous ! Trop tard pour repartir, j'avais commencé à tuer le temps, restait à l'achever. Voici quelques tentatives :

#### Vers le Port

Sur le plan publicitaire de la ville, il y a un port du nom de Benito Juarez. On doit bien pêcher ici, pour tous ces touristes. De plus, c'est l'embarcadère pour l'Isla Mujeres, l'île des femmes où l'on découvre des statuette à leur effigie ; ce sera l'occasion de me renseigner sur les traversées.

Me voila parti par une avenue large comme une autoroute qui aboutit à un terrain vague boueux encerclé de lagunes. Il y pousse des tours résidentielles en cours de construction. Une route neuve le traverse. La mer est à un bon kilomètre, la plage inexistante mais la vente est en cours ; c'est le chantier de Puerto Cancun, futur paradis pour retraités américains.

La route ne mène pas au port ; elle rejoint la zone hôtelière et quelques 2 km plus loin, j'ai trouvé un accès libre à la plage, tout près du Q-bay où j'avais passé ma première nuit. Il y a des cocotiers et quelques arbres qui font de l'ombre. L'eau n'est pas très claire, trop salée, mais il y a plein d'oiseaux, dont une douzaine de cormorans figés sur leur poteau. Un endroit sans grand monde, finalement agréable, où l'on n'essaye pas de me vendre des colifichets ou des boubous façon maya. Quelques tracteurs chargés d'algues aux odeurs fortes passent bruyamment, mais c'est bientôt la pause midi. Cette première plage s'appelle Las Perlas.

A l'occasion d'un second passage, cette tranquillité m'a paru toute relative, à cause d'un chantier. Ils n'en étaient qu'à niveler le terrain avec des camions de terre et des rouleaux compresseurs, où ils s'apprêtaient à construire un immeuble de 7 étages. C'est tout à fait le style de Cancun, comme j'ai pu le vérifier ailleurs : la plage est publique et inconstructible, mais pas le terrain qui la borde. Je parie qu'un hôtel installera ses transats, ses parasols et son bar sur la plage qui en sera réduite d'autant, jusqu'à devenir un simple accès.

### L'Isla Mujeres

Pour atteindre le port de Cancun, il faut marcher plus longtemps vers le nord, avant de prendre à l'ouest ; c'est tout ce qui est clair sur mon plan. Mais ça marche, en traversant des quartiers pauvres et sales. Au bout d'une heure, je finis par atteindre une tour peinte en blanc qui ressemble à un château d'eau, et qui domine l'embarcadère pour l'Isla Mujeres. Pour 140 pesos, on a droit à un aller-retour sur des bateaux modernes et rapides, à l'intérieur climatisé avec video-bar. Sans les navettes, deux vieux bateaux de pêche, tout piqués de rouille seraient la seule attraction du port Benito Juarez. Depuis les banquettes du sun-desk, on voit sans cesse les fonds clairs, signe d'eaux peu profondes. Après 20 mn de traversée, arrivée sur un ponton en bois. Après avoir contourné les solliciteurs qui proposent de petites motos ou des quatre roues électriques style golf, direction la plage du nord, toute proche, alors que le pointe sud, sans doute plus sauvage, est à 8 km ; trop loin à pied et je n'ai pas le courage d'affronter les taxis.

Les eaux y sont plus claires qu'à Cancun, mais tout aussi salées. Balade dans le village transformé en boutiques à touristes jusqu'à atteindre la rive opposée, quartier plus ou moins à l'abandon parce que la côte y est rocheuse, donc sans plage. Passés quelques projets immobiliers abandonnés, laissant des structures vides, la promenade aménagée mène aux habitations des pauvres qui travaillent sur l'île. De petites cabanes toutes simples avec un robinet à l'extérieur, des cours où sèchent des vêtements pour une ribambelle d'enfants. L'endroit n'est pas sans charme, certainement plus que la zone touristique. Après avoir contourné le bâtiment de la marine, un petit orage est passé. Puis tout est rentré dans l'ordre et j'ai repris le bateau. Un taxi collectif m'a évité la marche retour.

### Kukulcan Plaza

La zone hôtelière et la plage de Cancun forment les deux bords d'un rectangle. Le grand côté, tourné vers l'est, est le plus loin de la ville et le petit côté est tourné vers le nord. Notre premier hôtel était sur ce côté nord, plus abrité du vent et de la mer que l'autre. C'est ce dernier que je voudrais voir, mais pas question d'y aller à pied, c'est à au moins 10 km. Heureusement il y a des bus qui desservent les hôtels ; il faut bien que tout le petit personnel puisse venir travailler !

Me voilà donc parti dans le bus des travailleurs vers la zone hôtelière. Le bus n'est pas cher mais bondé. J'ai repéré sur le plan la Kukulcan Plaza parce que c'est l'endroit où les hôtels sont le plus espacés ; il devrait y avoir un accès et un espace public. Tout ce qu'il y a comme repère, ce sont les noms d'hôtels et le bus ne s'arrête qu'à la demande. J'ai donc raté la Plaza et obtenu l'arrêt suivant. Juste en face, un chemin goudronné va vers la mer, à 100 m, avec un portail qui n'a pas l'air complètement fermé. Allons voir ! Je longe une clôture, surmontée d'un barbelé ; au bout le portail est cadencé. Demi-tour, vers la Playa Ballenas dont l'accès est effectivement à Kukulcan Plaza.

En fait, Kukulcan Plaza est une galerie marchande de luxe, climatisée à l'excès avec les plus grandes enseignes, Vuitton etc, et il n'y a personne. J'ai quand même réussi à acheter une bouteille d'eau chez Hagen Daaz ! Derrière, une petite ruelle conduit à l'entrée de la plage. Une sorte de terrain vague, comme tous les autres accès publics que j'ai vu, avec un sable

assez grossier jonché de détritrus, puis au delà d'une marche d'un bon mètre de haut se trouve le sable propre léché par la mer. C'est elle qui est belle. D'un bleu turquoise, presque vert d'eau, dans la partie peu profonde où le sable est brassé par le ressac. A 100 m du bord, elle est d'un bleu profond, foncé, qui révèle une chute brutale des fonds.

Mais pas un brin d'ombre hormis les transats et les parasols alignés devant les hôtels à perte de vue. Pas le moindre cocotier ou feuillu pour s'abriter du soleil intense. Heureusement qu'il y a du vent. Bain rapide dans l'eau sablonneuse et trop salée pour être agréable. Assis au bord de la marche, je contemple la mer. Tout ce qu'il y a à voir, ce sont :

- les touristes qui marchent en cherchant des coquillages,
- des bateaux qui tirent des parachutes auxquels sont suspendus des gens seuls ou par couple,
- quelques scooters des mers qui longent la plage avec le même ennui que les promeneurs,
- des banderoles publicitaires tirées par des bateaux et maintenues en l'air par un petit parachute. On y vante des soirées disco-show, ou des buffets « all you can eat » et même un concours de sélection pour miss Hawaï !

En discutant avec le plagiste de l'hôtel d'à côté, je lui demande ce que font ses clients. Rien ; ils arrivent directement de l'aéroport, passent une semaine, se baignent, traînent sur la terrasse à boire des cocktails et ne vont jamais en ville. Et effectivement, en ville, il y a très peu de touristes et tous les soirs je suis harcelé par les rabatteurs de la douzaine de restaurants qui m'attendent avec impatience.

Le temps se couvre et il est temps de rentrer. Par la plage jusqu'à la prochaine sortie publique, la Playa Marlin. En attendant, c'est une suite ininterrompue de complexes plus ou moins gros et vulgaires. Il y en a qui ont même des lits à baldaquin en guise de transats ! Un hôtel est déjà en ruine, avec ses cases vides ouvertes sur la mer, conséquence inéluctable de la concurrence. Sortie par une sorte de terrain vague, à côté du Condominium, ensemble de 5-6 tours d'au moins 15 étages.

Je monte dans le bus au moment où l'orage éclate, une pluie torrentielle, à n'y rien voir. Le chauffeur continue imperturbable au milieu de la gerbe d'eau créée par ses roues. En ville, c'est l'inondation ; les caniveaux n'écoulent plus rien et les rues sont intraversables à pieds secs. Puis tout s'arrête au bout d'une demi-heure.

## Playa Tortugas

A l'hôtel Colonial, on me l'avait vantée comme la plus belle, un peu loin sur le côté nord, à 6 km. Comme toujours, une entrée minable avec un bar abandonné et des rabatteurs pour l'Isla Mujeres. Il faut dire qu'il y a un embarcadère et il n'y a même que ça ! Il occupe toute la place et le peu qui en reste est couvert de tables et de chaises en plastique, sous quelques parasols. C'est une terrasse de café restaurant qui déverse sa musique. Elle interfère avec celle des bateaux de promenade, une vraie cacophonie. A eux tous, ils cachent la mer et c'est l'endroit le plus détestable qui soit. Evidemment, pas le moindre arbre ou buisson, pas la moindre ombre.

Sur la droite, des gens installent des tables et des chaises sur la mince bande de sable et il ne reste que le chemin. Sur les rochers, il reste un espace en pente avec un peu d'ombre au ras du grillage, sous un arbuste. Quelques adultes, accompagnés d'une ribambelle d'enfants un peu simples, occupent la place. Ils ont amené de grands sacs poubelle et ont commencé par nettoyer une zone bien plus vaste que ce qu'ils occupent. Puis ils vont se baigner depuis les rochers, tout habillés, sous la surveillance des adultes. C'est tout ce qu'il leur reste, même sur la plage publique !

Je ne vais pas leur disputer l'ombre et repars vers la ville sur la piste cyclable, le long de l'avenue. Au bout d'un kilomètre, face à un gigantesque drapeau mexicain battant au vent, nouvel accès beaucoup plus calme. Pas de ponton, un seul café, au ras du Maya Palace. Sur la droite, après un restaurant italien plutôt chic et désert, un muret surmonté d'un large buisson qui dispense un mètre d'ombre ; le bonheur.

Je ne serai pas le seul à en profiter et plusieurs familles viendront s'y assoire aussi. Dont un groupe de trois hommes. Le plus jeune leur a tenu un long discours, une bible à la main. Puis il a emmené les deux autres – qui pouvaient bien avoir 50 ans – tout habillés, dans l'eau jusqu'à la taille et il les a baptisés l'un après l'autre en les renversant en arrière. Puis ils se sont donné l'accolade, sont sortis de l'eau, c'était fini.

Finalement, je suis retourné à l'aéroport où il y avait encore une embrouille. Plus de passagers que de places dans l'avion ; Bravo Corsair ! Un vol supplémentaire était annoncé pour le soir. L'agent m'a laissé entendre qu'il avait défendu ma place dans le vol ordinaire, ce dont je l'ai remercié, tout en serrant les mains des laissés sur le carreau. Ont-ils dû patienter encore une semaine ?

Alain Guénoche

Marseille, Avril 2010